

Bled d'ici : une introduction **Dominique Cros-Pophillat**

A la périphérie des villes, rêver Méditerranée

Photographe, à chaque fois que je rêve Méditerranée je me retrouve à la périphérie des villes.

Il est désormais de mode de les appeler « les quartiers » comme s'agissant de parts en soi dont aucun tout, ville ou commune, ne revendique la paternité.

Lorsque, missionnée par le Ministère de l'Agriculture, je foule pour la première fois l'un de ces territoires, le terme de banlieue prévaut encore ; il pèse son poids d'exil mais n'a pas valeur de non lieu.

Entre les murs opaques et stériles de Villeneuve-la-Garenne qui bétonnent le ciel au carré et ne laissent aucune respiration à l'œil, je me demande d'abord si je ne me suis pas trompé d'adresse méditerranéenne, car je n'y distingue pas l'ombre de son fantôme. Mais dès que je pose pieds nus sur le premier tapis de l'hospitalité maghrébine, je réalise que la force poétique des êtres est capable de venir à bout des bétons les plus durs : les tordre, les assouplir, en écartant les murs pour y lover paysages et rêves, en faire des écrans à d'incandescents rituels et subvertir la nature des tours en les transmuant en village vertical.

Cet ailleurs que je trouve là, tel midi à ma porte ; ce thé si chaud au corps, si désaltérant à l'esprit, dont je décline l'offre pour me conformer à mes hôtes attendant de savoir, par la voie des ondes, si la lune a bien apposé son paraphe d'argent sur le ciel d'Orient, signant le décret de rupture du jeûne – rappel du désert des origines et de ses privations – et donnant son feu vert à des réjouissances. Cet ailleurs, si proche de mon ailleurs, en est pourtant séparé par un mur qui, à force d'avoir la compacité et l'inertie des barres de béton, se double peu à peu d'une résistance d'autant plus forte quelle est invisible : celle des âmes blessées.

Plus tard, dans son bureau de Président de l'Institut du Monde Arabe où Edgard Pisani a bien voulu me recevoir, j'expose à ce grand Monsieur mon rêve obsessionnel de réaliser un reportage photographique aux dimensions de la Méditerranée. Avec une qualité d'écoute inédite, vive, spontanée, qui surprend de la part d'un si haut personnage, il reprend d'un trait de plume les proportions et le dessin de mon reportage – « Et si je vous proposais une Méditerranée aux dimensions hexagonales, la Méditerranée en France ? » – puis conclut l'entretien par la remise immédiate d'un montage financier entre les mains de fidèles collaborateurs.

Sa démission surprise de la présidence de l'Institut livre mon projet à l'arbitraire d'un directeur général qui, loin de partager l'élégant humanisme de son ex-président, rompt abusivement le contrat au prétexte que le thème de l'immigration n'est pas esthétique et digne de l'IMA ... Menacé d'un procès – gracieusement engagé par un ami avocat –, il consent à me céder une part de la somme que le contrat stipule. J'en accepte l'aumône, car elle signe le début de mon reportage et la fin d'une attente stérile, mais sonne aussi la reprise du long parcours du combattant photographe, condamné à trouver le complément de fonds nécessaires à la poursuite d'une réalisation qui s'impatiente.

Marseille, quartier de l'Estaque. Un curieux compactage d'habitations éveille ma curiosité. Le mur, qui les prolonge et les relie les unes aux autres par leur flanc latéral, compose, en un fondu enchaîné de patine blanc sale qui éclabousse au soleil, une forme d'enceinte aveugle sur l'extérieur dont un trottoir ponctué d'arrivées d'eau, robinets dressés sur leurs ergots de cuivre, semble faire le tour de ronde.

Soudain, dressé sur la faîtière d'un toit défoncé : une flamme, un cyprès sombre (Saïd), un jeune homme qui m'interpelle et me fait, en passeur des lieux, l'honneur du bidonville ...

Il n'est pas le seul à hanter ce lieu frustré – éclairage de fortune, eau sur le trottoir – , à se sentir lié à ce maillage entrelacé de voies communicantes qu'habitent encore les plus démunis ou les plus attachés où résident entraide, convivialité et même soirs festifs ... À une rue de là, les blocs de béton neufs avec leurs grilles de prison en rez de chaussée qui, au rythme de leur construction, leur sont destinés, ne suscitent pas leur enthousiasme, en dehors des derniers étages munis de terrasses avec vue sur la mer.

Car l'antidote suprême, ici, c'est la mer ...

Éblouissante de lumière, entre les miroirs réfléchissants de ses deux rives, la mer, alliée au soleil d'orgueil, invite à volonté les corps et les âmes à renaître dans l'étreinte de ses eaux salées ...

C'est un don qui n'existe pas partout ailleurs et qui autorise, dans une certaine mesure, à ne pas épouser la cause de son malheur, à s'en dissocier, à rester des dieux, debout, quand même le chômage frappe, quand l'attente d'un modeste salaire, bloqué par des grèves, perdure indéfiniment...

Un gamin : « Quoi, à Paris, y a pas la mer ! ». Impensable ! Choquant !

Ici, paradoxalement, la fougue, l'audace, l'ardeur, s'épanouissent sur un sol de rocailles. Comme dans l'art, l'élan des corps, la force des mots, l'accent puissamment mêlé des deux rives, transcendent le réel. Un autre gamin : « Je ne te comprends pas, à cause de ton accent ! ». Il devrait dire « à cause de ton manque d'accent », de l'absence de sel dans la voix.

Ainsi Hakim.

Il me hèle, comme un pays, par le numéro d'immatriculation de ma voiture : le 92, il connaît ! Il y a passé du temps ! Puis il mime, à mon intention, le geste du tireur embusqué pour me déconseiller l'entrée de la Mosquée. Ignorant sa mise en garde, j'y pénètre, pour en ressortir parfaitement vivante, les mains justes chargées de bâtons d'encens – commerce oblige, les moines en font autant – , que j'oublierai d'ailleurs en partant, sur la chaise où pour l'instant, je m'assieds parmi celles qui entourent le kiosque où il sert ses boissons. Vrai beau gosse, il rêve d'être pris pour modèle dans les magazines. Je lui confie alors que, même si je ne sais pas faire exactement ce type de photos, j'aurai un immense plaisir à faire son portrait.

Hakim, les ailes d'Hermès aux talons, n'est pas un terrien ; il danse, danse dans la lumière des néons du bord de mer, dans les caisses de résonance translucides des cabines téléphoniques qui le jalonnent, dans la phosphorescence crépusculaire et déjà lunaire de sa roche neigeuse. Il danse, dans sa rencontre avec une inconnue qui lui ressemble comme une jumelle et le vent qui déchire leurs mots. Il danse avec les vagues, il danse avec la mer ...

Là aussi, des rives, mais cette fois vertes, bordant comme d'un manchon moelleux les non moins vertes et ondoyantes reptations de la Seine. Là, comme en écho aux falaises de craie qui,

quelque part plus loin sur l'autre rive, émaillent de leur éclat l'émeraude des berges, des falaises abruptes mais cette fois artificielles, des tours-vertiges qui peuvent s'effacer sous le souffle d'une explosion programmée, des quartiers qui se touchent mais ne se fréquentent pas, un creuset de parfums, de timbres, de couleurs, qui refusent le mélange. Le Val Fourré, quartier de Mantes la Jolie, compte, tel une cité à part entière, ses propres quartiers : quartiers des Peintres, des Musiciens, des Aviateurs etc. ; chacun structuré autour d'un large terre plein central qui se termine en cul de sac et sert de voie d'accès, de parking, de foiral. Ils apparaissent le plus souvent traversés de silhouettes fugitives, pressées de se fondre dans l'âpreté des tours et des immeubles sans balcons. Mais quelques fois, à certaines heures en été, quand la chaleur dépose, que l'ombre des corps, dans le rose, le bleu, le blanc des djellabas du soir, cède à la langueur, dans le dernier flamboiement du soleil, il leur arrive, poudrés par la lumière déclinante, de se farder d'un éclat de cité antique. D'autres quartiers, en bordure de ville, arborent quant à eux des aspects plus amènes : horizontalité, taille humanisée, crépis ocres, halls d'entrées surmontés de frontons triangulaires décoratifs, alignements de balcons, herbe au sol.

« La dalle », centre de tous les centres, vaste esplanade, ceinturée de commerces de base – magasins d'alimentation et d'ameublement maghrébins, petite supérette, cordonnier, coiffeuse, poste, pharmacie et miraculeux café tabac dans l'antique tradition bougnate – auxquels s'adjoignent sur des tronçons de rues adjacentes d'autres commerces – boucheries halal, cafés de type oriental – , constitue, le jour de célébration du Marché, le lieu de toutes les confluences. Les couleurs, sonorités, visages les plus divers y affluent à la lumière, déversés par les murs de la cité mais aussi de tous les alentours et de bien au-delà.

Made in China ou pas, tout ce qui fait un marché oriental brille sur les étals : symphonie de théières en fer blanc, pendules gravées de versets du Coran et d'images de la Mecque, voisinant avec portraits du Christ (un prophète en Islam), forêt de tapis synthétiques et chatoyants, montagnes d'épices, livres religieux, volailles vivantes et menthe ; menthe qui, par la domination de son parfum sur toutes choses ici, fait qu'en mon for intérieur, j'ai renommé ce quartier : Menthe-la-Jolie.

Entre le Val Fourré, riche creuset d'énergie et de vie et sa ville mère Mantes-la-Jolie, bourgade prospère, dominée par la délicate dentelure de sa collégiale, brochée sur le ciel impressionniste de l'Île-de-France, dont il est à la traîne et comme coupé, le courant – hormis le courant électrique généré par la même centrale électrique (une féerie visuelle la nuit) située à deux pas de là – passe à peine, à l'exception de quelques incursions volontaires dans les deux sens.

Du Val Fourré pourtant, un émetteur rayonne sur toute la région des Yvelines et même au-delà. Radio Droit de Cité, une radio locale, fondée sous l'impulsion d'acteurs de l'Éducation Nationale très motivés, attenante à un collège, plantée comme un pôle d'énergie magnétique au cœur du quartier, développe une large audience et surtout recrute, capte et forme de jeunes esprits à l'art de la communication jusqu'à en propulser certains, via des formations, vers de véritables carrières de journalistes. Outil pédagogique d'exception, elle constitue, sans rien céder de son professionnalisme, un lieu de paroles, d'échanges, une parenthèse protectrice où le monde du dehors parvient momentanément ourdi, comme cette fois où rien ne filtre de ce qui se passe à sa porte avant qu'un jeune lanceur d'alerte essoufflé n'en décrive pittoresquement la scène : voitures incendiées, folle course poursuite d'une compagnie de CRS. Même chose, le jour où le professeur d'histoire du collège surgit dans la radio dont il est aussi le directeur, encore sous le choc de l'incendie, allumé dans sa classe par des éléments extérieurs à l'école et que les pompiers viennent juste d'éteindre.

Dans les maisons de quartiers, vétustes, abandonnées par les institutions, de jeunes éducateurs ou entraîneurs sportifs de la cité se démènent, comme des saints laïques, pour vaincre la

fatalité, canaliser les énergies, briser les tabous. L'un d'eux, n'hésitant pas à sacrifier son réveillon en famille pour chaperonner des adolescents sur les Champs Elysées et, l'été venu, quand le Val se vide de toutes les familles maghrébines mettant cap au sud, à prendre en charge les petits restants, des enfants d'origine africaine le plus souvent, en les emmenant redécouvrir et photographier leur habitat, leurs tours, depuis les coteaux qui dominent le panorama de la Seine, parmi les champs de blé, de céréales, de tournesols, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence si proche. Un autre, à l'aide d'un simple drap tendu entre deux piquets plantés dans l'herbe, qui tient à la fois de fond de scène et de mur de séparation des coulisses, réinvente le théâtre, au regard neuf de tous ces jeunes acteurs et spectateurs. D'autres encore, des diplômés de grandes écoles issus du quartier, imaginent pour tous les enfants de leur cité et de celles des environs un immense arbre de Noël et un goûter monstre à Paris, dans une chapelle désaffectée du XIV^{ème} arrondissement où là, dans un décor de fresques religieuses, parmi les ballons colorés, différents groupes d'étudiants leur offrent toute une gamme de spectacles, dont l'un de danses auvergnates ! Parmi ces initiatives, il y a la création, par une toute jeune femme, d'une association baptisée « Femme 2000 » qui aide à l'obtention de papiers et surtout se charge de l'alphabétisation des mères de familles.

C'est, en référence, sans doute, à l'origine du mot « religion », issu du verbe latin « religere » qui signifie : relier – intention souvent étrangère au fait religieux qui a plutôt tendance à séparer les communautés qu'il induit –, que l'église et la mosquée se prêtent à des journées de rencontres inter religieuses.

Béton brut et rêche de l'église. Son curé de choc en réchauffe l'armature par de chatoyantes messes des communautés où chacun, dans sa tenue caractéristique, apporte et fait bénir un menu de sa tradition. Lors de certains événements, elle s'emplit d'une assistance majoritairement noire qui, caméra en bandoulière, tenue des grands jours – capelines, costumes immaculés –, rappelle, en plus guindée, plus contenue, l'atmosphère des églises noires américaines que l'on voit dans les films. Aux musulmans qui s'y risquent, lors des journées portes ouvertes, elle se fait particulièrement attentive et bienveillante. Dans une salle attenante, un repas est servi à tous ceux qui le souhaitent, quelque soit leur confession.

Confort feutré, quasi voluptueux, de la Mosquée où, thé à la menthe et pâtisseries orientales sont servies à tous les participants à la visite guidée. Une journaliste de *Télérama* et moi-même sommes ensuite conviées par l'imam à partager, dans son salon privé, un déjeuner copieux et raffiné qui se déroule dans un climat d'échanges cordiaux et sereins. Le programme prévoit encore, en un lieu strictement réservé aux femmes, une rencontre avec de jeunes croyantes, pratiquantes, et étudiantes de faculté. Voilées – photo proscrite – elles se montrent, d'emblée, moins accommodantes et plus radicales que les hommes. « Vous les chrétiens ! ». L'interpellation tonne comme une insulte ! Elle assimile l'interlocuteur à ce qui n'est au mieux que sa culture et, dans le refus porté à sa liberté de penser, le place dans une situation de confrontation incompatible avec le dialogue. « Pour vous, les chrétiens, le péché n'existe pas ! », Ah oui ? C'est bien mal connaître l'invention du péché originel et du péché mortel, qui a culpabilisé tant de générations de catholiques ! « Votre religion tolère les homosexuels ! ». Diantre ! « Tout le monde se convertira à l'islam. L'islam est la troisième religion révélée après le christianisme. C'est pourquoi l'islam est l'avenir des chrétiens ! ». Inutile de ferrailer ... Je quitte avec soulagement cet air raréfié et vais reprendre souffle auprès de musulmans ouverts, vivants, sans préjugés, partageant doutes, incertitudes, interrogations, avec tous les humains qui se respectent.

Être sensible aux assonances ne rend pas sourd aux dissonances ... Toutefois, les amis parisiens, auxquels il m'arrive de tenter de faire entendre les quelques fausses notes captées ça et là en banlieue, pensent tout haut que je les ai rêvées ... Au constat d'un antisémitisme larvé, ils me rient carrément au nez : « Les arabes ne peuvent pas être antisémites, ils sont sémites ! ». Certes ! Pourtant, la confusion règne dans l'esprit des gamins de banlieue, tous convertis aux souffrances de

la Palestine et dans la stricte incapacité de faire la distinction entre un sioniste, un israélien ou un juif de France ... Les éducateurs et les enseignants sur place, eux, sont en alerte. Paris, dans un déni confortable de tout ce qui fait tâche et au nom d'un universalisme bon ton, préfère fermer les yeux sur les blessures de la banlieue, y compris sur ses symptômes les plus voyants : comme sur l'obscène prosternation d'intégristes barbus, un jour de manifestation, place de la Nation, barrant, menaces à l'appui, l'accès à son symbole ; certains de ses éditorialistes préférant, en revanche, répandre tout leur fiel sur de pauvres enfants de harkis, tentant de faire valoir leurs droits et reconnaître leur dignité par une longue grève de la faim sur le parvis des Invalides ...

Sur les marches d'accès au foyer Sonacotra du Val Fourré, de jeunes ouvriers maghrébins et portugais se délassent, sans un regard à la hiératique rangée d'hommes assis de l'autre côté de la cour, sous l'ombre vaporeuse du seul arbre. Dans des boubous d'apparat – roses, bleus céleste, terres de Sienne brûlées –, empesés, comme durcis dans de la cire, ils contemplent un prêtre, un marabout, je ne sais, qui déambule dans une tenue immaculée et psalmodie en brandissant un Coran, dont la tranche et les lettres d'or étincellent au soleil. Le vieil homme que je viens rejoindre est un algérien d'origine. Satisfait d'avoir transmis tout le fruit de son travail d'ouvrier à sa famille, restée sur l'autre rive : sa vie tient désormais dans l'exiguïté de sa chambre de foyer où vibre, en continu, une chasse d'eau irréparable. Sur ses murs : une image du Christ, un chapelet, une reproduction de la Mecque ... Dans sa solitude et son cœur purifié, il a réalisé, à lui seul, l'unité des religions : tous les prophètes lui sont apparus et il a vu le pape resplendir à la Mecque. Le jeune camerounais, son ami, initié à son langage, qu'un afflux précipité de mots rend parfois obscur, m'en traduit l'essentiel ; tout en me confiant que, contrairement au vieux retraité, lui, ne sacrifiera sa vie à personne, pas même à ses parents, dont la fonction n'est pas d'exiger cela des enfants.

L'intimité des foyers maghrébins garde dans mon esprit un éclat inaltérable. Dès lors que j'en ai franchi le seuil, je me vois conviée à tous les événements festifs familiaux : ramadan, baptêmes, fiançailles. Je participe à des mariages en cascade ; tous, caractérisés par un faste, une opulence, que rien ne saurait contrarier, pas même l'exiguïté des espaces de vie. Car s'il le faut, les noces peuvent prendre possession d'un immeuble entier, en réquisitionner cages d'escaliers et appartements voisins, dont certains habitants poussent l'amabilité jusqu'à consentir à se replier dans une seule de leurs pièces, pour mettre à disposition tout le reste de leur logis à ses forces expansionnistes.

Sortie de la mairie de Sarcelles dans la tradition marocaine, au son des trompes et des tambours. Hôtes par centaines, conviés dans une salle des fêtes de l'Oise à partager un immense repas, aux côtés duquel, parmi danses des jeunes gens et des jeunes filles – dont le satin et les couleurs de robes donnent, à ces dernières, des airs de marquises –, les mariés assis sous un dais sont promenés et présentés à l'assistance comme un trésor enchâssé d'or.

A Goussainville, klaxons hurlants, chants, frappes de tambours, débordant des vitres grandes ouvertes, le cortège de voitures fait plusieurs fois le tour de la place centrale, dans l'espoir d'attirer le policier Mustapha à la fenêtre de la gendarmerie, pour recevoir, tel une bénédiction, son salut complice. Séance de photos, devant le château de Chantilly, à l'heure où la lumière commence à décliner ... En cause : un aller retour à Paris pour une traditionnelle séance de coiffure, auquel a succédé une méticuleuse décoration de voitures ... Au sein de la famille, élargie aux proches, aux amis, aux voisins et à tous les enfants, tous, sans exception, mis sur le pied d'une égale élégance, en petits garçons et petites demoiselles d'honneur – aux bons soins de l'hôtesse s'il le faut, comme dans le cas de ces deux petits « gaulois », quasi adoptifs, un peu largués par leur propre famille –, la cérémonie débute et se déploie au rythme des apparitions successives de la mariée, s'exposant, divinement belle, dans des tenues toutes différentes, plus éblouissantes les unes que les autres, qui sont les exactes répliques de celles qui sont portées dans chaque région d'Algérie.

Mariage, jusqu'en Arles, de Rafik et de sa « princesse du désert », en présence de ses amis musiciens et de danseuses professionnelles, dont les gestes traditionnels et les paroles de leurs chansons, ont pour but de faire affluer sur elles une pluie de billets. Futur footballeur professionnel contrarié, Rafik a quitté Oran sans un sou et en conquérant solitaire, a roulé sa fougue, sa détermination, son ardeur, jusque Paris, avant de devenir le talentueux chanteur d'un groupe de musique ethnique, qui se produit sur des scènes parisiennes, tout en exerçant, à l'hôpital, le métier de brancardier.

Le mariage de Saïd M., esprit délié, mobile, adepte des grands écarts – qui a réussi le plus difficile entre Mantes-la-Ville (une extension pavillonnaire de Mantes-la-Jolie) et Paris et qui, désormais expérimente une nouvelle vie à Los Angeles, auprès d'une épouse américaine, musulmane, d'origine irlandais-marocaine –, se déroule dans une ambiance harmonieuse, empreinte d'une spiritualité ouverte dont le naturel et la profondeur puisent peut-être leur source dans le grand Sud marocain (les Gnawas) dont sa famille est originaire. Il me présente l'un de ses frères, basketteur de haut niveau, étudiant en économie dans une Université californienne : son charme spontané, la grâce aérienne avec laquelle il s'empare des êtres et des choses, laissent supposer que son âme, tout autant que son corps, est portée par le même souffle athlétique.

Je n'ai pu hélas photographier ni les paroles ni les sons ... Mais certains mots de gamins, drôles, insolites, inquiets, résonnent dans ma tête comme des images prises à la sauvette ...

Deux, dans un stade, regardant trois entraîneurs sportifs courir : « Chouffes les trois philosophes ! Socrate, Platon, Voltaire ! ». Celui-ci, envoyé par son professeur pour me servir de guide dans le dédale d'un collège et cherchant, timide, à se faire mousser : « Moi, j'écoute du Bach chez moi », preuve qu'il a gardé trace de son cours de musique ... Cet autre : « Pourquoi vous nous photographiez ? Vous nous trouvez intéressants ? » ...

Il y a celui, furibard, criant, un jour de grève, à son professeur : « Monsieur A., vous nous aviez promis de nous emmener au Louvre, vous nous avez menti ! Vous irez en enfer monsieur A. ! ». Et aussi celui qui, à propos de la prison, déclare : « Ils y entrent tout maigres ! Ils y font de la musculation toute la journée ! Ils en ressortent si baraqués, que les flics peuvent toujours courir pour les rattraper ! ». Celui encore qui, avec force drôlerie et efficacité dans le geste et la voix, fait le récit d'une séance de cinéma au Val Fourré où, des caïds du premier rang lancent des canettes sur le public et transforment la projection du « Bal des Vampires » en pugilat généralisé.

Ces gamins, issus du grand sud, couvent une véritable passion des mots ; d'où, le Rap, le Siam et les nombreux groupes musicaux qui fleurissent dans la cité. Non seulement ils en inventent mais en ressuscitent miraculeusement, comme « la maille » pour le fric. Doués d'une connaissance intuitive de la langue et de son rythme, on les a, hélas, pour beaucoup, privés, par je ne sais quelle faute d'un enseignement toujours prompt à jouer les apprentis scolaires, de la découverte de son sens profond, si propre, pourtant, à structurer la pensée. On leur a livré, par négligence ou stupidité, une langue déracinée ... A cheval sur deux d'entre elles, qu'ils mixent souvent avec bonheur, nombre d'entre eux, surtout les plus jeunes, n'en maîtrisent souvent la substance d'aucune ; ils s'en arrangent comme ils peuvent, à l'aide d'une écriture en partie phonétique, l'écriture à tout prix, au service de leur passion des sonorités et des mots.

Suite aux joyeux youyous qui ont marqué l'entrée de la noce : triste écho, cette fois, que la voix de madame le maire lorsque, à l'énumération des conjoints, témoins, parents, s'ajoute la liste des professions et que les mots « chômeur, chômeuse » tombent de ses lèvres comme une succession de feuilles mortes.

Les pères sont ceux qui ont encore un travail ; tels, ce grutier sur un chantier Bouygues, ces

ouvriers de l'usine Peugeot-Poissy, aux commandes d'une machine pour l'un, sur une chaîne de voitures pour l'autre, que j'ai rencontrés. Pour les jeunes, s'extraire de la banlieue, un rêve, est difficile, voire financièrement impossible. Certains s'y essaient en vain. Alors, quand rien ne s'offre pour s'extraire de la fatalité, la sortie se trouve parfois à l'intérieur de soi, dans le corps, dans la voix.

On se démultiplie, se transcende. Le chant, la comédie, l'humour, sont un exutoire, à travers lesquels on peut s'envoler, tel Farid B. dont le destin est l'exacte réplique de celui de Billy Elliot. La cité est le lieu de naissance de nombreux chanteurs, comédiens, humoristes, hommes ou femmes, qui font vibrer les plus jeunes. Les âmes et les corps prisonniers, bouillant du désir d'exister, de se valoriser, en trouvent parfois le moyen dans la religion, parfois dans la délinquance, ou même, quand ils se situent loin d'une lecture sensible et sensée de la première, dans les deux réunies.

Dans une toute petite maison ouvrière, en bord de route, au dessus de laquelle planent souvent les ombres immenses et assourdissantes de grands avions s'apprêtant, au ras des habitations, à atterrir à Roissy – l'un d'eux s'est un jour crashé à proximité –, les enfants, deux filles majeures et un garçon (le policier Mustapha), se préparent à rejoindre l'aéroport pour y accueillir leur mère, à son retour d'un premier pèlerinage à la Mecque, qui fait d'elle une hadji.

Sur place, il y a ceux qui, en partance, dans l'antichambre du grand voyage initiatique, ont déjà revêtu la tunique blanche des saints et, concentrés, immobiles, le cœur battant d'un mélange de crainte et de ferveur, ne bougent que pour se prosterner comme un seul homme à l'appel de la prière, au beau milieu du hall ; et face à eux, la foule des familles, en attente d'arrivée de proches, par un avion dont l'horaire n'est pas fixé et qui s'apprêtent ainsi à y passer la nuit. Pour combattre la fatigue et ranimer l'ardeur, elles se livrent à des chants, brandissent des drapeaux de leurs pays d'origine ou rythment la danse d'un tout jeune garçon, lui-même en habit de hadj.

A l'aube, au signal donné, tout le monde se bouscule contre les barrières de sécurité pour apercevoir les premiers pèlerins fraîchement débarqués, poussant des caddies croulant sous des bagages qui ont pris beaucoup de poids et de volume et se sont manifestement multipliés depuis leur départ. « Papa ! Oh mon Dieu, papa ! Comme il a maigri le pauvre ! ». Les cris de liesse, les remarques fusent. « J'espère que maman en aura profité pour perdre des kilos ! ». Un CRS enlève dans ses bras un tout jeune enfant et lui fait franchir le cordon de sécurité pour qu'il puisse courir librement vers ses parents ... Mustapha se charge des valises de sa mère et les porte, une à une, sur son épaule, pour leur faire franchir le seuil de la maison. Là, devant ses enfants épuisés, affalés autour de la table, leur mère ne résiste pas à leur faire miroiter les premiers contenus de ses valises, soulevant parfois de molles objections du style : « Mais maman, on a déjà ça à la maison » ou « il y a les mêmes ici, dans les magasins ». Qu'importe ! Tout cela vient de la Mecque, tous ces objets sont bénis ! Libre, divorcée d'un mari, parfois dur et joueur, maîtresse, désormais, de sa vie et de sa famille, madame T. se réjouit d'avoir fait ce pèlerinage et se jure de le refaire vite. Inch'Allah, bien sûr !

Comme aveugle, sans un regard pour quiconque, Pierre Bourdieu, hôte au Val Fourré de Radio Droit de Cité et d'autres associations, dévide sa réflexion devant une salle comble de tout ce qui se fait de sociologues, de psychologues, d'enseignants des Yvelines et des départements alentours. Soudain, la voix de Saïd B. – dreadlocks, profil de Massoud – fend l'atmosphère comme un coup de lame : « Pourquoi tous ces gens sont venus jusqu'ici, si nombreux, dans ce forum, pour y écouter un sociologue de renom leur parler de nous, alors qu'on ne les voit jamais quand nous, les indiens des réserves, réalisons nous-mêmes des événements ! D'autres sociologues moins connus que Bourdieu se sont régulièrement succédé ici avant lui pour invariablement faire les mêmes constats, enfoncer le clou de notre misère et s'en retourner satisfaits [...] ! » Au dîner qui se tient plus tard, dans une salle du café restaurant de la Dalle, où une grande table en fer à cheval est dressée, Bourdieu, assis au centre, loin de ses interlocuteurs de la radio, entouré de disciples d'importation parisienne, serré de près par un documentariste – le seul autorisé à le filmer – qui ne

le lâche pas de la caméra, préside au repas, tel le Christ à La Scène.

C'est une famille du Val Fourré qui m'offre de l'accompagner dans sa transhumance estivale, au Maroc.

« Je ne peux pas me passer de mes deux pays », confie Mohamed : « La France, parce que j'y suis venu en réponse à une offre d'embauche de l'entreprise Peugeot et que je m'y suis marié, que j'y ai élevé mes enfants. Le Maroc, parce que c'est mon pays, le pays où j'ai ouvert les yeux ! ».

Mohamed, Fatima et quatre de leurs enfants, prennent ainsi la route qui mène de Mantes à Kénitra. Le fils aîné, échaudé par le souvenir d'un accident, a décidé de les rejoindre par avion.

Durant deux journées interminables et l'intervalle de deux nuits brèves, où le soleil ferme à peine son oeil implacable, rien n'entame la sérénité des voyageurs qui, tendus vers un seul but, traversent en apnée l'épreuve du feu de l'Espagne.

Quelques verres de thé, servis entre les files de voitures à l'embarquement, désaltèrent sommairement leur attente.

Mais les voilà au Maroc ! En terre promise !

Ici, l'air respire, un vent de palme circule et caresse les tempes. Les couleurs jaillissent par grappes humaines au bord des routes dans l'ocre apaisant du soir.

Cette terre où, jeune homme, Mohamed a failli mourir de soif, en ralliant à pieds son point de départ pour la France, il s'y abreuve de paix à présent. Il en a conquis le droit. L'immeuble d'habitation et de rapport qu'il a fait construire à Kénitra accuse sa réussite. La famille s'en octroie deux étages, la terrasse et le rez de chaussée. Tout le reste est en location.

Chargée de cadeaux, la famille reçoit l'accueil ému des deux grands-mères, veuves toutes les deux du père de Mohamed et qui se hâtent de reprendre leur intense et discret office en cuisine, avec l'aide d'une très petite fille, forcée déjà de travailler, comme beaucoup d'enfants marocains, pour subvenir aux besoins d'une famille démunie.

Dès l'instant où chacun se laisse choir sur les banquettes du salon et prend possession d'un confort dont les marocains ont l'art et le secret, le *la* des vacances est donné. Marchés de jour et de nuit, virées à Rabat et à Fès, ainsi qu'à la campagne pour l'achat d'un mouton, en l'honneur de l'arrivée de Kamel, l'aîné, dont la larme de joie rituelle à l'aéroport réjouit toute la famille. Visites chez le tapissier, le bijoutier, le couturier, dans la médina absente de touristes, qui ne se vide totalement qu'aux heures de la prière. Instants joyeux de retrouvailles entre cousins, cousines ; moments forts des repas où chacun se glisse dans le simple bonheur d'être là.

Sur la plage, les garçons au corps bronzés se tiennent par la main et la séparation des sexes donne parfois aux filles, pourtant prudes, des allures innocemment aguicheuses. Pour autant, à Kénitra, en dehors des tenues traditionnelles portées par certaines femmes âgées – silhouettes marron se profilant dans d'étroites ruelles –, aucune tenue islamique stricte n'attire, comme en France, le regard.

Route interminable et harassante pour les passagers du car qui les ramène en France. Entre les sièges serrés : impossible de déplier les jambes, d'incliner les dos. La touffeur qui règne – clim forcément en panne – est telle que certains hommes – de ceux qui, demain, dans le Nord ou en Belgique, seront déjà au travail –, préfèrent somnoler assis par terre, la tête appuyée contre le

soufflet des portes pour tenter d'aspirer le moindre souffle d'air. Aux rares arrêts, soumis au bon vouloir des chauffeurs, les serveurs espagnols manifestent un certain mépris pour les voyageurs maghrébins, auxquels, parce qu'ils constituent l'essentiel de leur clientèle, les directions d'établissements ont consentis d'étonnantes petites salles de prière. Ce soir, les chauffeurs, de mèche avec les serveurs, ont droit aux seuls repas qui restent ; rien n'a été prévu pour nourrir les autres voyageurs, condamnés à jeûner encore une nuit entière. Fatigués, résignés, sans réaction ... La seule protestation que j'entends s'élever de leur bouche, c'est lorsque les conducteurs – avertis de devoir me déposer le plus près possible de Bayonne, là où mon voyage se doit de prendre fin dans ce que j'imagine être une station service d'où je pourrai communiquer par téléphone l'adresse à la personne censée venir me chercher – ne trouvent rien de mieux que de stopper leur car en rase campagne en me proposant de descendre avec armes et bagages, là, au bord de l'autoroute, dans une nuit d'encre, au milieu de nulle part ; le tollé solidaire que cela soulève alors chez les passagers contraint les chauffeurs à poursuivre leur route et à me lâcher dans un lieu plus décent.

Paradoxe du photographe, auquel il semble naturel de se faire accepter par d'autres humains, malgré et avec l'irrépressible pulsion dont il est affecté : cet éblouissement des choses, ce besoin de les dévisager à la source de l'instant, là où elles fleurissent dans leur virginité, avant que son repli d'esclave du temps ne les fige dans une forme identifiable ...

L'oeil qui, sans préjugé, navigue d'êtres à êtres, de lieux en lieux : saisit, entre eux, certaines correspondances, « des notes qui s'aiment » comme dirait Mozart, mais qui l'ignorent encore ... L'envie se fait alors vive de les faire se rencontrer, se raccorder, jouer de contraste, en dépit de leurs oppositions supposées, et de prêter l'oreille aux sonorités que ces ensembles inédits font naître. Un jour, Saïd B. m'a laissé entendre qu'à ses yeux, cette démarche (photographique) qui tire du miel de chaque lieu, chaque rencontre, avait un effet pollinisateur, plus directement efficace, que les initiatives de certaines associations bien ancrées. Bel encouragement ! Car, tout comme le fait d'être né justifie la vie ; la nécessité d'une œuvre photographique n'existe que par ceux qui l'animent, s'en font l'objet et le sujet. Ce sont eux qui ont le véritable droit à la parole et, la leur donner directement, au moins à certains, autrement que par le seul prisme d'une vision empathique mais extérieure, m'a semblé honnête et couler de source ...

La première exposition de photos a eu lieu au Val Fourré et s'est appelée, à l'unanimité des voix : « Bled d'ici ». L'immense fête qui a suivi a été l'occasion rêvée de voir se réaliser cette improbable et magique convergence entre des gens que les distances kilométriques – les parisiens bravant avec une incroyable témérité le chaos d'une grève générale, pour être là –, les origines, les positions sociales, ne font jamais se rencontrer, le tout emporté dans un bœuf généralisé de joie intelligente, de musique, d'enthousiasme, de complicité.

Une deuxième exposition de photos, présentée en communauté avec les textes et photos de Saïd B., ainsi qu'avec l'œuvre picturale d'un peintre de Mantes-la-Jolie, s'est intitulée « Art d'Alarme » ; son inauguration a eu lieu à Paris, dans une galerie du quartier de la Bastille, le jour de l'explosion des Tours Jumelles ... !

Ce reportage et ces photos datent d'environ une quinzaine d'années. Leur propos se situe donc entre, voire en dehors des deux pôles de prédilection du public actuel pour la photo, l'un concernant un passé révolu au goût nostalgique de carte postale restaurée, l'autre les feux d'une actualité brûlante ...

.....